LE CANCAN.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ.

VOL. I.—No. 2. QUEBEC, SAMEDI, 20 AVRIL 1878. PRIX DU NUMÉRO 1 CENTIN.

FEUILLETON DU "CANCAN."

20 avril 1878.—No. 2.

LA FIANCÉE D'ERIC.

Par EMMANUEL GONZALÈS.

II

Eric alla à leur rencontre et leur barra le passage :

—Holà, qui êtes-vous, que venez-vous chercher en mon logis ? demanda-t-il avec colère.

Hermann ne se déconcerta pas et salua militairement le jeune homme.

—Pardon de vous déranger si tard, mon officier ; nous sommes à la poursuite d'une femme qui s'est réfugiée ici, et comme il est une heure indue, ne voulant réveiller personne, nous avons pris la liberté d'enjamber votre mur... par discrétion.

Il y avait dans la voix du soldat un accent d'ironie et de provocation singulièrement irritant. Quelques-uns de ses camarades ne purent s'empêcher de rire. Le sang d'Eric s'échauffait. Il répliqua cependant de sa voix la plus calme :

—Comme notre ville n'est pas soumise au régime de la loi martiale, je ne reconnais à aucune troupe armée le droit de loger ma maison. Où sont vos officiers ? Ils excuseront ma plainte.

Hermann jouait un peu avec le Saxon comme le chat avec la souris.

—Je suis l'officier cette nuit, mon sieur ; les autres sont restés au camp à boire comme des paresseux, et ne soupçonnent vous entendre.

Eric comprit alors à quelle sorte de gens il avait affaire. Il comprit qu'il pouvait seulement un danger qui ne regardait qu'eux. Il résolut résolument de faire bonne contenance et espérant la sauver en payant d'audace. L'ordre du commandement excite sur le soldat, même en état de rébellion et de révolte, une telle puissance pour ainsi dire machinale. Il jeta un regard sévère sur les Suédois et leur cria :

—Les sabres au fourreau ! à vos rangs !

Quelques soldats, surpris, obéirent. D'autres se regardèrent avec hésitation. Ceux qui entouraient Hermann restèrent immobiles comme lui.

Eric continua sans paraître s'en apercevoir.

—Je sors pour me rendre à mon poste. Vous allez me suivre. Je vais vous montrer, pour vous en retourner, un chemin plus commode que celui par où vous êtes entrés.

En même temps, il fit un pas en avant. Hermann le regardant avec son dédaigneux sarcastique.

—Pour mon compte, mon officier, j'emboîterais volontiers le pas avec vous, quand ce ne serait que pour vous faire plaisir ; car vous savez bien qu'un grenadier suédois n'est pas tenu d'obéir à un capitaine saxon : la plaisanterie serait un peu trop forte.

Les soldats qui s'étaient montrés trop dociles eurent honte de leur faiblesse, et rompirent les rangs ; Hermann continua :

—Mais les camarades sont venus ici pour chercher une femme, et, je les connais, ils ne s'en iront pas sans l'avoir trouvée.

Eric tressaillit ; cette obstination l'alarmait ; il répondit en essayant de rire :

—La double ration qu'on vous a distribuée tantôt vous a probablement troublé la vue. Vous rêvez de femme tout éveillé, mon brave grenadier. Personne ne s'est réfugié ici...

Hermann l'interrompit.

—Arrêtez, mon capitaine ; je ne voudrais pas pour toutes les femmes du monde voir un officier mentir à de pauvres soldats, se moquer de leur infortune.

—Menteur ! répéta Eric en rougissant.

—Menteur ! répéta le grenadier avec insolence en jetant sur lui un regard radieux. Je pourrais vous demander de jurer sur l'honneur que vous n'avez pas vu la femme, et vous jureriez ; mais je respecte l'habit militaire, même chez un ennemi.

—Misérable ! grommela le Saxon furieux en caressant la poignée de son épée.

—Pas de gros mots, mon capitaine ; je ne veux pas de mal, croyez-moi, mais je veux pas dans notre métier se tuer.

—Vetter de voleurs et de brigands !

—Soit ; mais qu'avez-vous fait de la belle fille qui était là tout à l'heure, à la place où je suis ?

—Cet homme est fou ! murmura Eric.

—Pua, c'est possible, ricana Hermann, mais aveugle, non ! Vous l'avez prise dans vos bras, mon beau capitaine, vous l'avez cachée dans ce beau pavillon niché sous les feuilles, et, si vous voulez me permettre de fouiller dans vos poches, j'y trouverai la clef du pavillon. Ai-je de bons yeux, monsieur le Saxon, hein ?

Il étendit la main vers la poche de l'officier, avec son imperturbable sang-froid. Eric bondit en arrière :

—Ah ! tu as vu tout cela, mon camarade ?

—Oui, répondit Hermann en éclatant de rire : tu ne sais donc pas qu'avec mes yeux verts et jaunes, moi qui suis de la nature des chats, j'y vois clair la nuit comme en plein midi... Mais assez causé !

Et il posa tout à coup la pointe de son sabre sur la poitrine du jeune capitaine :

—Assez causé ! la clef... ou je te tue ! après quoi j'enfonce la porte et j'enlève la femme.

Eric recula encore de façon à laisser quelques pas d'intervalle entre lui et son adversaire ; puis il tira son épée et répliqua hardiment :

—Viens donc prendre cette clef, si tu l'oses, pillard et tueur de femmes !

La nuit était tellement profonde que le grenadier ne se souciait pas beaucoup d'engager un duel désespéré à la lueur vacillante du fanal que portait le petit tambour. Les dangers inutiles et sans profit ne le tentaient jamais. D'ailleurs, le regard méprisant d'Eric l'intimidait un peu ; il se tourna vers les siens, qui n'attendaient qu'un signal pour prendre part à l'action, et tendant un doigt vers l'officier, il cria brusquement : —Mort au Saxon !

Vingt hommes se ruèrent sur Eric, qui, après avoir rompu pas à pas jusqu'à la porte du petit pavillon, y était adossé.

Le jeune homme se défendait sans compter ses ennemis, sans songer seulement que cette lutte d'un homme contre vingt était une lutte insensée ; il ne songeait qu'à Marguerite. C'était assez. Il avait été atteint de plusieurs coups de sabre à la tête et à la poitrine, et bientôt, sentant ses forces l'abandonner, il comprit qu'il était perdu, et un nuage pourpre passa devant ses yeux. Il chancela en agitant son épée au hasard ; il vit dans sa pensée Marguerite tombée aux mains brutales des Suédois. Il résolut de mourir sans que son sort servît du moins à la sauver.

En ce moment il entendit le roulement lointain d'un tambour. Une lueur d'espérance illumina son front. Faisant un suprême effort, il tira de sa ceinture deux pistolets tout armés et fit feu sur cette bande d'hommes qui tournaient autour de lui en hurlant comme des bêtes affamées.

De l'intérieur du pavillon, un cri déchirant répondit à cet double détonation, puis on entendit un bruit mat et sourd comme celui d'un corps qui s'affaissait sur lui-même. C'était Marguerite qui, à bout de forces, après avoir assisté par le cœur à toutes les phases de cette lutte affreuse, venait de s'évanouir. Cependant les deux coups de feu avaient jeté l'épouvante parmi les pillards.

—Ah ! gredin ! dit Hermann, tu appelles à l'aide. Je ne sais pas si les soldats de ronde t'entendront ; mais, tarteifle ! s'ils viennent, ils viendront trop tard !

Il s'élança sur le Saxon désarmé, le saisit par les cheveux comme s'il voulait le scalper, le ploya comme un roseau sur ses genoux d'Hercule et lui plongea lâchement à trois reprises son sabre dans la gorge.

Une écume rougeâtre frangea les lèvres d'Eric, un sifflement aigu s'échappa de sa plaie béante, et dans ce râle suprême s'exhala son dernier soupir.

Le bruit du tambour devenait de plus en plus distinct.

—Alerte ! vous autres, alerte ! si vous ne voulez pas vous laisser prendre ici comme des renards dans un poulailler.

—Sauve qui peut ! cria la bande en gagnant lestement la porte du jardin.

Ce fut une véritable déroute. Nul ne songeait plus à la femme poursuivie.

Quand Hermann vit la retraite exécutée, il sourit d'un air de pitié et murmura :

—Pauvres niais ! Bah ! les Suédois ne voulurent jamais les Croates ni les pandours ! Je finirai par quitter ces gens-là, car je n'en ferai rien de bon !

Il s'agenouilla ensuite tranquillement pour laver dans la rosée d'une touffe de hautes herbes le sang qui rougissait la lame de son sabre ; il aperçut alors à l'un des doigts de l'officier saxon une bague dont la pierre étincelait dans l'ombre, et il essaya de la détacher ; mais le doigt était roide et gonflé ; il fut obligé de le couper pour avoir le bijou. Cette heureuse trouvaille l'ayant engagé à pousser plus avant ses recherches, il dégrafa l'uniforme d'Eric, et découvrit, pendu à son cou par un cordon de soie, un